

«La priorité de l'autre sur le moi, par laquelle l'être-là humain est élu et unique, est précisément sa réponse à la nudité du visage et à sa mortalité. C'est là que se passe le souci de sa mort où le 'mourir pour lui' et 'de sa mort' a la priorité par rapport à la mort 'authentique'. Non pas une vie *post-mortem*, mais la démesure du sacrifice, la sainteté dans la charité et la miséricorde. Ce futur de la mort dans le présent de l'amour est probablement l'un des secrets originels de la temporalité elle-même et au-delà de toute métaphore»<sup>1</sup>.

### Messianismes croisés

Nous poserons aujourd'hui la question de la mort à deux sources très hétérogènes : la phénoménologie éthique de Levinas, et la série de littérature jeunesse des Harry Potter. Nous verrons toutefois que c'est plus la forme que le fond qui donne l'impression d'hétérogénéité. Tout en s'adressant à des publics radicalement différents, elles promeuvent toutes deux une sagesse commune. Leur point de rencontre est la tradition judéo-chrétienne, plus précisément le messianisme.

D'un côté, la sagesse de l'amour que Levinas a explorée à partir de sa judaïté montre, en termes philosophiques, la place *fondamentale* qu'occupe la responsabilité dans l'expérience humaine, c'est-à-dire dans l'expérience de sa propre existence et de la mort d'autrui. Mais également, la saga de Rowling, tout en illustrant le sacrifice de soi auquel est confronté le messie, a diffusé, voire «commercialisé» ces images avec une popularité rarement égalée.

C'est en croisant ces deux sources fort différentes, qui traduisent en termes contemporains une sagesse millénaire, que nous espérons démystifier ce symbole un peu usé et mal connu de la «figure christique». Peut-être celui-ci pourra-t-il ensuite éclairer notre vie humaine «non héroïque» de cette «sagesse de l'amour» que la philosophie, la religion et l'art nous promettent.

Plus techniquement, nous analyserons la prophétie destinée à Potter dans laquelle s'accomplit son destin, en égrenant les six significations qu'elle revêt à la lumière de la philosophie de Levinas. Celle-ci proclame que le sort ultime du conflit se décidera entre Voldemort... et un bébé, tout juste né en juillet. C'est le cas du fils de James et Lily Potter, Harry. L'essentiel de cette prophétie se résume à la formule suivante : *aucun ne peut vivre tant que l'autre survit*. Chacun des deux camps interprète et réagit à sa manière au tragique oracle – et c'est tout le sort du monde qui se joue dans cette interprétation et cette réaction.

Par l'entremise d'un espion, la prophétie vient à l'oreille du Seigneur des ténèbres, qui l'interprète, sans même réfléchir, de manière antagonique. Voldemort veut que ce soit *lui* qui survive et se jure conséquemment de tuer Harry Potter pour accomplir en sa faveur la prophétie. Les Potter, quant à eux, se cachent comme ils peuvent de la fatalité. Mais une trahison ruine leur

---

<sup>1</sup> Emmanuel Levinas, *Entre nous : essais sur le penser-à-l'autre*, Grasset, 1991, p.129-130.

couverture. Lorsque Voldemort se présente chez eux pour prendre leur fils, James et Lilly Potter l'implorent de l'épargner, de les prendre à sa place. Le Seigneur des ténèbres les élimine sans scrupules et s'en prend au jeune Potter. Le problème, c'est que le sacrifice de ses parents lui a donné une «étrange» protection sur laquelle le maléfice de mort lancé par le Seigneur des ténèbres rebondit pour se retourner contre lui-même. Défait, affaibli, il disparaîtra dix ans – alors que le « survivant » s'en tirera littéralement avec une cicatrice.

1 - Aucun ne peut vivre tant que l'autre survit signifie d'abord la *fatalité de la mort*. La mort est la seule certitude de la vie humaine. Le temps nous emporte et la mort aussi, sans qu'on n'y puisse rien pouvoir. Nous sommes destinés à affronter la mort et les questions qu'elle nous pose.

La vie n'est que survie : elle est un sursis qui attend la mort. Son *fatum* est fatal. C'est ce que Levinas signifie lorsqu'il dit que la mort met en échec notre puissance : non seulement, lorsqu'elle arrive, elle nous fait «échapper» tout pouvoir, mais également met en échec notre pouvoir lui-même. Non seulement nous ne la voulons pas, mais nous ne pouvons même pas ne pas la vouloir. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on en pense, la mort se dresse déjà là, devant nous.

C'est la situation des trois frères du conte de Beedle le barde tel qu'il est raconté dans l'opus final de la série. Trois fins magiciens parcouraient le monde. Ils durent bientôt traverser une dangereuse rivière. Fiers de leur talent, ils firent apparaître un pont qui l'enjambait. «Une silhouette encapuchonnée se dressa devant eux en leur interdisant le passage. C'était la mort et elle leur parla»<sup>2</sup>.

La mort ici n'apparaît pas pour finir la vie d'aucun des trois frères, qu'elle laissera sauve pour l'instant, mais pour y rappeler sa présence mystérieuse. La mort n'est jamais absente de la vie : elle l'accompagne comme son ombre. Elle suit la vie jusqu'à ce que ce soit la vie qui la suive. Potter et Voldemort, comme les trois frères, comme *tous*, doivent faire face à l'appel, à la question de la mort. La mort est donc, pour chacun, non seulement «le dernier ennemi à abattre», mais la première question à affronter.

À cette question inévitable deux réponses sont possibles : une réponse négative et une réponse positive. Soit on donne la mort pour l'éviter à soi : on s'en décharge sur les autres ; soit on l'accueille en soi pour l'épargner aux autres ; on la subit à leur place. «To be or not to be?» n'est plus *la* question. Le problème de la mort se résume mieux par le plus contemporain «Live or let die?»

2 - Aucun ne peut vivre tant que l'autre survit signifie en second lieu *l'impossibilité de la neutralité*. Devant l'urgence et la fragilité de la vie – et de la mort qui l'attend – on ne peut rester coi, étranger, indifférent. Il faut «choisir son camp» car les réponses à la mortalité humaine sont inconciliables. *Soit on donne notre vie pour les autres, soit les autres meurent pour soi.*

Dans ce dernier cas, la mort qui approche me remet face à mon propre *ego*. La peur de la mort est une peur pour soi. Dans ma mort qui approche, j'ai peur du néant qui m'attend. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je veux échapper à cet événement dans et par lequel tout

---

<sup>2</sup> J.K. Rowling, *Les reliques de la mort*, Flammarion, 2007, p.437.

m'échappe. La seule manière d'éviter cette passivité, cette patience, cette Passion, c'est d'essayer de la dominer. Celui qui aborde la mort négativement cherche à en devenir le maître.

C'est le cas de Voldemort. Celui-ci veut vivre éternellement, se hisser jusqu'à l'immortalité. Il n'accepte pas d'être homme comme les autres, parmi les autres – un mortel parmi d'autres mortels. Le seul moyen de se sortir du joug de la mortalité prend le nom d'«Horcrux» dans la série. Il s'agit de transférer une partie de son âme dans un ou des objets inanimés dans lesquels ils pourront survivre à la mort «charnelle», au moyen d'un rituel qui implique le meurtre d'une victime innocente.

Le sacrifice des autres n'est ici que le symptôme d'une volonté viciée à la base : vouloir l'immortalité est inhumain. «Le problème ne consiste pas à arracher une éternité à la mort, mais à permettre de l'accueillir»<sup>3</sup>. L'immortalité n'est pas une solution à la mort car elle efface la vie elle-même. La mort fait partie de la vie, et vice versa. Nier la mort, c'est nier la vie aussi. Comme l'écrit Levinas dans «Une personne immortelle est contradictoire dans les termes»<sup>4</sup>. Un homme immortel est un homme inhumain : il refuse la condition humaine, la mortalité, *en lui comme en l'autre*. Nier la mort, c'est aussi nier les mortels. Voldemort ne compatit pas avec eux, mais tente de les dépasser en leur volant ce qu'il cherche pour lui-même ; leur temps, leur vie. En réclamant pour lui-même le droit d'être maître de la vie et de la mort, il réclame *de facto* le droit de vie et de mort sur les autres.

Autrement dit, faire face à la mort, c'est aussi faire à l'autre. C'est ce face à face que refuse Voldemort. Et ce refus s'exprime par le meurtre.

3- Aucun ne peut vivre tant que l'autre survit signifie également *la violence inhérente au refus de la mortalité*. On envisage la vie comme une lutte à mort, et la mort comme une lutte pour la vie. La voie d'accès à la vie éternelle pour soi implique le meurtre pour les autres. C'est la logique des «Horcrux». La seule chose qui soit suffisamment puissante pour briser l'âme d'un homme, et en transférer un fragment dans un objet, est le meurtre.

Pourtant, prendre la vie de l'autre en lui donnant la mort ne nous en sauve pas pour autant, mais crée plutôt la condition d'une guerre de tous contre tous dans laquelle tous sont perdants, précipités les uns les autres dans leur condition mortelle par une violence réciproque. À vouloir dominer la mort *pour soi*, on la retourne contre tous et chacun. La puissance ne permet qu'un *conatus* inhumain. La préserver, c'est préserver la violence qui l'anime, et y perdre son âme.

On rencontre ici le problème du premier des trois frères du conte que nous avons entamé plus tôt. Frustrée d'avoir été privée de trois victimes faciles, la mort, rusée, leur proposa à chacun le cadeau de leur choix. Le premier des trois frères, l'aîné, lui demanda «une baguette digne d'un sorcier qui aurait vaincu la Mort!». La mort, vengeresse, le lui donne. Fier de son acquisition extraordinaire, il l'utilisa le soir même pour régler un compte avec un vieil ennemi, et se vanta un peu trop fort, au pub, de sa puissance hors du commun – si bien que pendant la nuit, un autre sorcier la lui subtilisa, sans oublier de lui trancher la gorge «pour faire bonne mesure».

---

<sup>3</sup> Emmanuel Levinas, *Le temps et l'autre*, PUF, 1983, p.66-67.

<sup>4</sup> Emmanuel Levinas, *Dieu, la mort et le temps*, Grasset, 1993, p.56.

Autrement dit, répondre à la mort par le meurtre ne règle rien. La mort ne se laisse pas dominer : la puissance ne la garde pas à distance, mais la fait plutôt advenir dans des délais inhumains. Repousser sa propre mortalité sur les autres ne règle donc pas le problème de la mort elle-même ; il le transfère sur un autre. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. *On* meurt, mais pas moi, en tout cas pas tout de suite. Et pourtant, malgré moi, la vie continue, et la mort arrive. C'est donc qu'elle arrive seulement aux autres ! Si je ne meurs pas et qu'*on* meurt, c'est qu'autrui meurt à ma place. Autrement dit, la négation d'autrui dans le meurtre est, malgré elle, la reconnaissance de sa mortalité originelle.

4 - Aucun ne peut vivre tant que l'autre survit signifie en quatrième lieu *la priorité de la mort de l'autre sur la mienne*. L'autre était déjà en train de survivre quand je me suis mis à vivre. La priorité de l'autre dans la mort signifie d'abord carrément qu'il meurt *avant* moi : «On meurt, mais pas moi, pas tout de suite»<sup>5</sup>. C'est le célèbre argument d'Épicure : si et tant que je suis en train de m'inquiéter de la mort, c'est que j'en suis épargné.

Autrement dit, il me reste toujours plus de temps que les autres pour faire face à la mort. C'est le statut que Levinas donne au héros. «Il y a, avant la mort, toujours une dernière chance, que le héros saisit, et non pas la mort. Le héros est celui qui aperçoit toujours une dernière chance ; c'est l'homme qui s'obstine à trouver des chances»<sup>6</sup>. En d'autres mots, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir – car il reste du temps pour prendre nos responsabilités.

«C'est pourquoi la mort ne peut pas enlever tout sens à la vie [...]. Le meurtre auquel remonte la mort révèle un monde cruel, mais à l'échelle des relations humaines. [La vie], allant vers la mort, mais toujours future, qui s'y expose, mais *pas tout de suite*, a le temps d'être pour Autrui et de retrouver ainsi un sens malgré la mort»<sup>7</sup>.

Même si la mort rend caduques toutes nos tentatives de survie à perpétuité, le temps qu'il lui reste acquiert un sens en se voyant donner une responsabilité. La mort ne rend pas la vie absurde, car elle lui laisse du temps. Elle ne lui enlève pas la vie, elle lui donne son caractère urgent, tragique. On meurt sous mes yeux et je dois faire quelque chose, car j'en ai le temps, le pouvoir, la responsabilité, moi plus que les autres.

Avant même que Potter et Voldemort n'aient fait, pensé ou voulu quoi que ce soit, une prophétie les liait fatalement. Leur mort était attachée à la survie d'un autre dont ils ignoraient tout ; leur vie était assignée à une nébuleuse responsabilité que le destin les assignait à prendre. Et cette prophétie qui attachait ensemble et malgré eux leur mortalité, même nébuleuse, n'était pas absurde. Elle donnait un sens à leur vie – un sens qui leur échappait bien sûr autant dans l'inéluctabilité de la mort que dans l'ignorance de son sens effectif – mais qui ne leur échappait

---

<sup>5</sup> *Ibid*, p.59.

<sup>6</sup> Emmanuel Levinas, *Le temps et l'autre*, PUF, 1983, p.61.

<sup>7</sup> Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, 1961, p.263.

pas comme responsabilité : chacun recevait le devoir de faire quelque chose pour la vie et la mort de l'autre.

Le temps qui nous est alloué n'est donc pas un droit, mais une responsabilité. Le sursis ne nous appartient pas ; il est réquisitionné par autrui, assigné à la vigilance. On doit veiller sur lui sans fermer l'œil, car il peut à tout moment s'endormir pour toujours. On doit se refuser tout répit pour espérer en procurer aux autres.

5 - Aucun ne peut vivre tant que l'autre survit signifie en avant dernier lieu *l'impossibilité d'avoir la conscience tranquille*. Le héros ne peut vivre en paix tant que l'autre est menacé.

Le héros est préoccupé par ceux qui mourront, meurent et sont morts sous ses yeux. Je suis toujours survivant de quelqu'un d'autre, hanté par ceux qui sont morts avant moi. Et Potter n'est pas seulement rescapé, il est miraculé : il est le seul à jamais avoir survécu au sortilège de mort par la protection que lui ont donnée, par amour, ses parents. Sa vie est une prérogative à laquelle d'autres ont dû renoncer pour qu'elle soit possible. Ma vie est, à chaque moment, une chance que les autres n'ont pas eue. La dette est impossible à rembourser ; mais je n'en porte pas moins, en moi, la responsabilité de cette injustice. À peu près tout rappelle à Potter ses parents disparus, de son Patronus à ses propres yeux, qu'on lui dit tenir de sa mère. On ne peut pas oublier la mission, car on ne peut oublier ceux qui nous y ont projetés en mourant.

La mort et la mortalité des autres est *pré-occupante* : elle nous habite avant même qu'on y puisse quoi que ce soit. On doit donc se *préoccuper* de la mort des autres jusqu'à s'en occuper. Prendre soin des mortels est la seule chose qui puisse empêcher qu'ils meurent en vain. On ne peut naïvement continuer notre petit train d'être sans faire violence à leur mémoire, sans continuer cette violence à laquelle ils ont succombée. Tant que je vis, je dois faire quelque chose pour ceux qui survivent.

Mais que peut-on faire qui soit à la «mesure» de la mort de l'autre? Qu'avons-nous donc qui lui manque cruellement? *Du temps* – de la vie devant nous. Malgré tout, malgré soi, on est toujours en vie. La vie que la magie prend ici par orgueil, là par méchanceté, là par justice, il m'en reste, moi, encore un peu, un peu plus. La donner, c'est lâcher prise sur notre possession la plus exclusive.

Ce don est *exclusivement* altruiste. Autrui ne peut me remettre ce que je lui donne. La célèbre boutade de Yogi Bera illustre bien le paradoxe : si vous n'allez pas à l'enterrement de quelqu'un, n'espérez pas qu'il viendra au vôtre. On n'a qu'une vie – et je ne peux accepter celle des autres sans renier ce pour quoi je leur donne la mienne. C'est pour leur épargner le soin de mourir que je prends le soin de leur mort. «En ce sens, je suis responsable d'autrui sans attendre la réciproque, dût-il m'en coûter la vie»<sup>8</sup>. La réciproque, c'est le meurtre. C'est pourquoi Potter n'essaie pas de survivre à tout prix. Il sait qu'il doit y passer. C'est ce à quoi il était destiné. Pour ne pas que l'autre perde sa vie pour lui, il la lui donne, sans attente. L'Élu a compris que: «Pour être digne de l'ère messianique, il fallait admettre que l'éthique a un sens, même sans les promesses du Messie»<sup>9</sup> ; même si le salaire du sacrifice de soi est, pour soi, la mort.

---

<sup>8</sup> Emmanuel Levinas, *Éthique et infini*, Fayard, 1982, p.94-95.

<sup>9</sup> *Ibid*, p.112.

Tendre la joue gauche, c'est renoncer à répondre à la violence par la violence, la mort par le meurtre – *quitte à s'y exposer*. La responsabilité n'épargne pas de la mort ; elle la détourne des autres pour la rediriger vers soi, sans jamais nous *en* ni nous *y* libérer. Comme le dit le psaume 82 : «Vous êtes des dieux, mais vous mourez comme des hommes». La mort reste le terme ultime de la vie, et si elle libère quiconque, ce ne sera pas soi-même. Le paradis n'est pas pour soi, seulement pour les autres. «[Car] nous nous serons morts mon frère».

Même la promesse d'une vie éternelle pour soi – d'un paradis – perd sa pertinence. Potter ne cultive aucune illusion quant à l'autre côté du «rideau», sinon un vague espoir qu'il reverra ses parents et son parrain. Devant la mort imminente, la mienne et celle d'autrui, cette promesse devient non seulement infiniment moins certaine que ne l'est la vie que je donne et la mort qui l'attend, mais elle devient également infiniment moins *importante* : le souci pour ma mort a été soufflé par le souci pour la mort de l'autre. Je peux bien ne pas être, là n'est plus la question. La seule chose qui compte, c'est que je fais ce que dois : je lutte jusqu'au bout, jusqu'au terme, pour ôter à la mort des autres le dard qu'elle représente pour moi. Rien au-delà de la mort qui puisse nous consoler de la perte de notre vie. On ne peut rien espérer *pour soi*.

Comme le dirait Kierkegaard, ce n'est qu'au bout de ce désespoir de se sauver soi-même que l'Autre peut nous redonner l'espoir. Pour Potter, c'est seulement au terme ultime de sa quête et de son sacrifice qu'il peut jouir librement de ce qui avait causé la perte du deuxième frère. Lui avait demandé à la Mort une pierre qui ramène les morts à la vie : il avait pu ainsi vivre quelque temps avec son amoureuse passée, morte prématurément. Mais finalement, fou de langueur devant son fantôme, il avait fini par se suicider pour aller la rejoindre. Potter peut quant à lui posséder cette pierre et faire face au monde des morts parce qu'il a déjà accepté de donner sa vie pour aider les vivants. Quand on meurt à soi, quand on regarde sa mort en face et qu'on la choisit pour en épargner les autres, l'Autre peut alors nous épauler. C'est ce par quoi commence le psaume 42 : «Heureux celui qui pense au faible! Au jour du malheur, le Seigneur le délivre, le Seigneur le garde vivant et heureux sur la terre, ne le livre pas à la voracité de ses ennemis! Le seigneur le soutient sur son lit de souffrance». La perspective d'une vie plus forte que la mort, promesse messianique que nous *réalisons* en donnant la nôtre, nous aide à supporter notre croix.

6 - Aucun ne peut vivre tant que l'autre survit signifie en définitive *le messianisme*, c'est-à-dire le sacrifice d'un sauveur qui seul peut arrêter le cercle meurtrier de l'être. Le messie est celui qui *réalise* la prophétie une fois pour toutes, qui incarne la promesse divine au prix de sa propre vie – qui, pour donner la paix aux autres, renonce à la sienne.

Pour qu'un monde meilleur, débarrassé de la guerre de tous contre tous, soit possible, il faut que quelqu'un accepte, avant tout, avant tous, de ne plus perpétuer cette logique. C'est le plus intelligent qui arrête le premier. Moi, plus que les autres, suis responsable de commencer le cycle de la paix, car personne, sauf moi, ne peut se sacrifier pour la paix sans mourir inutilement. Je suis la seule personne dont je puisse vouloir le sacrifice sans désobéir au 6<sup>e</sup> commandement.

«Comment attendre d'un autre qu'il se sacrifie pour moi sans exiger le sacrifice des autres? Comment admettre sa responsabilité pour moi, sans aussitôt me

trouver, de par ma condition d'otage, responsable de sa responsabilité même. Être moi, c'est toujours avoir une responsabilité de plus. [...]. Moi seul, je peux sans cruauté être désigné comme victime. Le Moi est celui qui, avant toute décision, est élu pour porter toute la responsabilité du Monde. Le messianisme, c'est cette apogée dans l'Être – renversement de l'être "persévérant dans son être" – qui commence en moi»<sup>10</sup>.

Le seul qui puisse renverser la vapeur – les valeurs dirait Nietzsche – c'est moi. Personne ne peut se substituer à moi dans ma responsabilité. Malgré moi, c'est moi que le destin a élu pour se sacrifier pour les autres. C'est moi, et personne d'autre, que désigne la prophétie, parce que c'est en moi que résonne la responsabilité de la condition humaine. D'ailleurs, la prophétie dont Voldemort a eu vent ne désignait pas directement le jeune Potter comme l'élu : elle parlait vaguement d'un garçon né en juillet. Ça aurait pu être un autre – l'un de ses camarades. *Mais ce ne l'a pas été*. C'est lui que Voldemort a compris être l'élu, c'est lui qu'il a marqué, par son sortilège mortel, comme l'Élu, c'est lui que la mort a marqué et élu pour y répondre. La mort me marque, et je suis le seul à rester en vie, à y pouvoir quelque chose. La mort me marque, et je suis le seul à devoir mourir. Ma vie, mortelle, implique ma responsabilité pour la mort des autres.

Mais comment ma mort pourra-t-elle délivrer les autres de la leur? Comment ma persécution peut-elle sublimer celle des autres? Pourquoi faut-il que quelqu'un renonce à vivre pour qu'un autre survive? Parce qu'*il n'y a pas de place pour toi et moi sur cette terre!* Là encore, la sentence prend le sens de celui qui en prend la responsabilité. Le «manque de place» effraie Voldemort au point où il est prêt à tout pour défendre sa place. Évidemment, les places au soleil sont limitées! Notre temps est compté ; notre vie est finie. Voldemort refuse ce fait et vole du temps aux autres en prenant leur vie. Potter refuse quant à lui cette loi de la jungle qui, nous l'avons déjà dit, précipite la vie humaine dans des conditions inhumaines. Personne ne souhaite cette vie impossible – sinon dans un mensonge où chacun serait le gagnant. C'est pourquoi, plutôt que de mettre la table pour une vie inhumaine, il se prépare à une mort humaine.

En réponse à Voldemort qui réclame ultimement sa reddition et sa mise à mort pour accomplir en finir avec la prophétie, Potter accepte de se sacrifier en rançon de la paix pour ses congénères. Il se rend de son propre chef auprès de Voldemort, pour sauver les autres de la mort que ce dernier leur promet. C'est en renonçant ainsi à sauver sa peau pour sauver celle des autres qu'il rend Voldemort impuissant : en tuant sa victime désarmée, c'est lui-même que Voldemort achève. En voulant dominer la mort, le Seigneur des ténèbres accomplit la sienne ; il tue la vie, en l'autre comme en lui. Potter, quant à lui, en se reconnaissant otage de la mort jusqu'à se faire otage de celui qui la distribue, enlève à sa mort, à son meurtre et à son meurtrier le dard qui aurait dû l'y piquer. Non seulement devient-elle légère pour lui, mais il gagne ainsi, face à la mort, un sursis infiniment précieux pour la vie de tous.

---

<sup>10</sup> Emmanuel Levinas, *Entre nous : essais sur le penser-à-l'autre*, Grasset, 1991, p.74.

## Messianismes vécus

En résumé, «La mort approche dans la peur de quelqu'un et espère en quelqu'un»<sup>11</sup>.

La mort arrive dans le visage d'autrui. Nous sommes tous vulnérables, mais de toute évidence je suis encore en vie. Si je dois compatir et m'inquiéter de la vulnérabilité humaine, ce n'est pas de la mienne que je dois m'occuper, mais d'abord et avant tout de celle de l'autre.

Mais la mort approche dans la peur de quelqu'un également parce que nous avons eu tendance, historiquement, à répondre «par la bouche de nos canons» à l'appel de l'autre, et à répandre la mort plutôt qu'à la subir. Si nous avons peur de la mort, c'est que nous avons peur de la violence de nos semblables, auxquels nous avons nous-mêmes peur de ressembler. Dans des mains inhumaines, la mort approche toujours trop rapidement.

Cependant, la clé de la mortalité humaine est aussi dans des mains humaines. La mort espère dans un messie, c'est-à-dire dans un homme appelé au plus profond de lui-même, dans son humanité, dans sa mortalité même à prendre en charge celle des autres. Et cette espérance, cette attente, c'est moi qui suis appelé à l'accomplir : je ne peux pas me désister, me défilier en douce, le soin de la mort est une *nécessité, une obligation, une responsabilité* humaine. Dieu pourra toujours me demander, comme à Caïn, ce qui est arrivé de mon frère.

Mais pour nous, simples mortels, qu'est-ce que pourrait bien signifier, *concrètement*, le don de sa vie pour autrui? Doit-on mourir, *concrètement*, pour être digne du messianisme? Si on analyse «l'iconographie» du messianisme, on voit essentiellement des martyrs. Tous les *saints inscrits au martyrologue* de la tradition catholique, jusqu'aux héros modernes comme Gandhi, Martin Luther King, les moines de «Tibhirine», et même aux personnages fictifs comme Harry Potter, Néo dans la *Matrice*, etc., tous finissent par mourir. *En soi, ce n'est pas héroïque*. Tout le monde va mourir. Ce qui fait de ses morts des morts exceptionnelles n'est pas leur conclusion, mais le raisonnement qui les a inspirées ; non par leur dénouement, mais les péripéties qui y ont abouti ; non pas leur événement final, mais la vie qui y a mené.

Choisir de donner sa vie, ce n'est pas choisir la mort – c'est plutôt choisir la vie *jusqu'au bout*. Donner sa vie aux autres n'entraîne pas la mort! Donner sa vie, c'est avoir de la vie à donner, c'est donc avoir du temps face à la mort. Être responsable, c'est être infiniment «plus» en vie que mort. Et, cette vie qu'il nous reste toujours – mais toujours trop peu –, il faut s'en faire économe. Plus on a de vie, plus on a de vie à donner. La préserver pour l'autre ne devient pas un vol, mais un devoir. L'attitude ménagère qui consiste à se garder du temps «en stock» pour pouvoir accueillir autrui les mains pleines est un moment essentiel de son salut. «Mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente» chantait Brassens.

Le troisième des trois frères illustre bien la chose. Celui-là demanda en cadeau à la mort non pas une baguette extraordinairement puissante ou une pierre qui fasse illusoirement revenir les morts à la vie, mais une cape d'invisibilité. Battue mais bonne joueuse, la mort lui concéda la sienne :

---

<sup>11</sup> Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, 1961, p.260.

«Pendant de nombreuses années, elle chercha le troisième frère et ne put jamais le retrouver. Ce fut seulement lorsqu'il eut atteint un grand âge que le plus jeune des trois frères enleva sa Cape d'Invisibilité et la donna à son fils. Puis il accueillit la Mort comme une vieille amie qu'il suivit avec joie et, tels des égaux, ils quittèrent ensemble cette vie»<sup>12</sup>.

Dans ce geste résonne non seulement la prévoyance qui garde toujours de la vie et de la sagesse dans la «dépense» pour ne l'offrir que plus généreusement au prochain ; mais on peut également entendre la disposition de celui qui fait face à la mort sans l'assumer. D'un côté le troisième frère respecte la mort pour ce qu'elle est ; il n'essaie pas de la tromper ni de la tenter. Au mieux s'en est-il caché autant qu'il était humainement possible de le faire. Si elle est «sa vieille amie», c'est qu'il a vécu, pour l'autre, dans le souci de sa mortalité. Le troisième frère respecte la mort, *mais il ne lui concède pas un pouce*. Tout le temps gagné sous le nez de la mort a été joyeusement, sagement et généreusement «dépensé» le moment venu pour assurer au prochain un avenir où elle ne rôderait pas.

En résumé, donner sa vie à autrui n'est pas mourir pour lui, mais mourir à soi pour consacrer notre vie à autrui jusqu'à ce que mort s'ensuive. On donne sa vie à partir du moment où on la vit pour les autres. Le sens des péripéties de Potter ne commence pas avec sa chute tragique, mais dès son début même : son destin était déjà commencé quand la responsabilité prophétique de sauver les autres du mal l'a marqué comme élu. La vraie vie ne commence pas avec la mort, elle commence avec sa prise en charge. La vie et la mort se dressent l'une devant l'autre : la mort empêche la vie de suivre son chemin, inconsciente ; si bien que celle-ci doit tout donner pour répondre à son appel. Et dans ce face à face fatal, la vie peut sortir triomphante si elle reconnaît sa condition jusqu'à en prendre soin. Pour vivre une vie pleinement humaine, il ne s'agit pas de lutter contre la mort, mais de lutter pour les autres.

---

<sup>12</sup> J.K. Rowling, *ibid.*